

Sens

Status de la vierge  
dans l'young.  
vierges allaitant

[B. SENS]

2244 SP

MINISTÈRE  
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

---

BULLETIN  
ARCHÉOLOGIQUE  
DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES  
ET SCIENTIFIQUES

---

ANNÉE 1919  
1<sup>re</sup> livraison.



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

---

MDCCCXIX

**SOMMAIRE DES MATIÈRES**  
**CONTENUES DANS LE PRÉSENT NUMÉRO.**

---

LISTE DES MEMBRES de la Section d'archéologie, des membres honoraires, des membres non résidants, des correspondants honoraires et des correspondants du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 1 à xxxiii.

**PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.**

SÉANCE du 13 janvier 1919, p. xxxvii à xlvi.

Communication de M. Adrien BLANCHET sur les découvertes archéologiques de M. Paul PLAT au lieu dit Jacogne, près d'Étoile (Hautes-Alpes), p. xxxviii à xli.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur des clefs anciennes signalées par M. Émile VUARNET, p. xli.

Compte rendu par M. HÉRON DE VILLESOSSE du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, p. xliii.

Note de M. HÉRON DE VILLESOSSE sur des mosaïques romaines découvertes dans la Haute-Marne, p. xliv-xlv.

Note de M. HÉRON DE VILLESOSSE sur une intaille antique trouvée à Izenave (Ain), p. xlvi.

Communication de M. HÉRON DE VILLESOSSE sur les découvertes archéologiques de Cannes-Écluse (Seine-et-Marne) p. xlvi.

SÉANCE du 10 février 1919, p. xlvii à l.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, p. xlix.

Note de M. CAGNAT sur l'épithaphe d'un soldat de la onzième cohorte urbaine originaire de Nîmes, p. xlix-l.

SÉANCE du 10 mars 1919, p. li à lvii.

Rapports de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur deux communications de MM. Émile VUARNET et Henri ROUX, p. lii-liii.

Rapport de M. le commandant ESPÉRANDEU sur des fragments de statues romaines découverts près de Nernier (Haute-Saône) et signalés par M. Émile VUARNET, p. liii.

Rapport de M. PRINET sur une notice de statues de la Vierge allaitant par M. le chanoine CHARTRAIRE, p. liii à lv.

Rapport de M. PRINET sur des carreaux de terre cuite trouvés à Girolles-les-Forges (Yonne) et communiqués par M. l'abbé PARAT, p. lv-lvi. (*Planche XXIV.*)

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, p. lvi-lvii.

(Voir la suite à la troisième page de la couverture.)

1919

# STATUES DE LA VIERGE MÈRE,

PAR M. LE CHANOÏNE E. CHARTRAIRE,

Président de la Société archéologique de Sens.

---

Nombreux se rencontrent encore, malgré les proscriptions et destructions édictées par le rigorisme janséniste et le purisme contemporain, les spécimens d'une figuration de la Vierge Mère que l'art du moyen âge avait particulièrement multipliée et que la critique moderne juge généralement avec sévérité quand elle ne s'en scandalise pas<sup>(1)</sup>.

Peintres et sculpteurs de toutes les écoles ont interprété à l'envi cette délicieuse scène intime et dont le naturalisme parfois osé semble bien n'avoir jadis choqué personne : la Vierge pressant sur son sein son divin Enfant et s'adonnant, radieuse, à l'un des devoirs de la maternité en le nourrissant de sa substance.

Les exemples que nous reproduisons appartiennent à des régions et à des époques différentes.

La Vierge de l'église d'Armeau (Yonne)<sup>(2)</sup> (pl. X), de pierre en-

<sup>(1)</sup> Voir : Em. Mâle, *l'art religieux de la fin du moyen âge en France* (Paris, A. Colin, 1908, in-4°), p. 148-150;

Abbé Poulaine, *Une statue de Vierge Mère à Voutenay (Yonne)*, dans le *Bulletin archéologique*, 1913, p. 235-236;

J.-C. Broussolle, *Études sur la Sainte Vierge, de la Visitation, à la Passion* (Paris, P. Téqui, 1908, in-12), p. 112 et 216;

L. Trayameres Blasco, *La Virgen de la leche en el arte*, dans la revue espagnole *Museum*, 1913, n° 3, p. 79-118.

<sup>(2)</sup> Canton de Villeneuve-sur-Yonne.

core rehaussée de sa polychromie primitive, est assise sur un banc sans dossier. Elle est de grandeur naturelle. Elle porte la couronne royale, et sa main droite tenait une fleur ou un sceptre: cet attribut est aujourd'hui brisé. Debout sur ses genoux, l'Enfant s'abreuve au sein maternel que, d'un geste pudique, il s'efforce de recouvrir d'un pan du voile de sa mère. Cet enfant, nu jusqu'à la ceinture, a la tête exagérément développée et les traits vieillots par lesquels les artistes du moyen âge voulaient symboliser la maturité originelle de Dieu fait homme.

Cette sculpture doit être attribuée au début du xiv<sup>e</sup> siècle, sinon à la fin du xiii<sup>e</sup>.

Une autre statue appartient à l'église Saint-Thibaut, de Joigny (Yonne) [pl. XI]. Elle est de date un peu plus récente et appartient vraisemblablement à la deuxième moitié du xiv<sup>e</sup> siècle. De pierre peinte, comme la Vierge d'Armeau, elle est debout. La Vierge, couronnée, contemple avec fierté et amour son enfant. Malgré la déplorable mutilation qu'il a subie, ce groupe charmant garde encore son caractère et son symbolisme primitifs.

La Vierge de Villebret (Allier) (pl. XII)<sup>(1)</sup>, également de pierre, date de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Elle est debout, la tête abritée d'un simple voile drapé, laissant découverts les bandeaux ondulés de la chevelure. La main gauche tient encore la tige d'un sceptre disparu. Elle porte sur le bras droit, contrairement à la tradition communément adoptée, l'Enfant presque nu qui se nourrit de son lait et masque presque complètement le sein de sa mère.

Il suffit de comparer ces images naïves, comme du reste toutes celles du même type produites par l'art religieux des xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles, inspirées par la même foi candide et la même piété filiale, avec la *Vierge à l'Enfant*, que Jean Fouquet avait peinte pour le trésorier des finances de Charles VII, Étienne Chevalier<sup>(2)</sup>, pour comprendre la défaveur où tombèrent de telles représentations à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Le naturalisme sans retenue de la Renaissance n'était plus capable de traduire des sentiments qu'il ne connaissait guère.

(1) M. le baron de Montaignac, au Plaix, par Chamblet (Allier) a bien voulu photographier pour nous la statuette de Villebret, et nous en envoyer le cliché reproduit sur la planche XII. Nous lui en adressons tous nos remerciements.

(2) Aujourd'hui au Musée d'Anvers, après avoir longtemps appartenu à l'église Notre-Dame de Melun.

Pour expliquer la vogue et la diffusion de ce type de Vierges Mères, il faut savoir quelle place occupait, et occupe du reste encore, dans la liturgie catholique la dévotion faite de douce confiance et de tendresse familière envers la Vierge Marie, à la fois mère de Dieu et mère des hommes, reine du ciel et de la terre, suprême espoir de toutes les détresses humaines.

Parmi toutes les fêtes religieuses de l'année, celles de Noël, qui évoquaient les mystères de la naissance et de l'enfance de l'Homme-Dieu, étaient les plus populaires, les plus aimées. Après avoir longuement contemplé, adoré, caressé le petit Enfant de la crèche dont l'abaissement et le dénuement ne font que mieux ressortir le dévouement et la bonté, l'ardente piété de nos pères aimait à lui continuer ses hommages et les effusions de sa reconnaissance en le retrouvant, toujours accessible et très humain, sur les genoux et dans les bras de sa Mère, devenue « le trône de la Miséricorde ».

Les textes liturgiques en fournissent des preuves abondantes. Dès le III<sup>e</sup> siècle, saint Ephrem d'Edesse, célébrant les prérogatives de la Mère du Sauveur, écrivait ces paroles que la liturgie syrienne avait faites siennes :

*Omnium nuptarum praerogativas habuit Maria : citra viri operam viscera prole, LACTE IMPLEVIT UBERA ; te jubente, statim fons lacteus erupit e terra sitiente*<sup>(1)</sup>.

Et l'Occident fait écho à l'Orient. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (1092-1156), dans sa belle prose *Coelum gaude, terra plaude*, chante ainsi la Mère du Christ :

*Nurit Virgo Creatorem,  
Ex se factum Redemptorem*<sup>(2)</sup>.

Citons encore cette prose « tirée d'un ancien missel romain-français »<sup>(3)</sup> :

*Laetare puerpera  
Laeto puerperio,  
Cujus sacra viscera  
Faecundantur Filio.*

(1) Dom Guéranger, *L'année liturgique*, t. I, p. 442.

(2) *Ibid.*, p. 459.

(3) *Ibid.*, p. 358.

*Lacte fluunt ubera  
Cum pudoris lilio  
Membra foves tenera  
Virgo, lacte proprio.*

Il n'est pas besoin, du reste, de remonter si loin ni de rechercher des textes désuets. Aujourd'hui encore, le Bréviaire de l'Église romaine, qui est celui de l'univers catholique, traduit de manière à peu près identique les sentiments des âmes chrétiennes envers la Vierge sainte. La liturgie latine, dans le temps de Noël, paraît dominée par deux pensées : fêter le Fils de Dieu dans son abaissement en lui rendant amour pour amour : « sic nos amantem quis non redamaret? » et exalter la maternité de Marie alliée miraculeusement à sa Virginité.

Elle le fait en ces termes :

A l'office des Matines de Noël, vi<sup>e</sup> répons, elle s'inspire du texte évangélique bien connu <sup>(1)</sup> lorsqu'elle chante :

*Beata viscera Mariae Virginis quae portaverunt aeterni Patris Filium et  
BEATA UBERA QUAE LACTAVERUNT CHRISTUM DOMINUM.*

Et l'hymne des Laudes reprend le même thème :

*Domus pudici pectoris  
Templum repente fit Dei,  
Intacta nesciens virum  
Verbo concepit Filium.*

*Foeno jacere pertulit,  
Praesepe non abhorruit,  
LACTE MODICO PASTUS EST  
Per quem nec ales esurit.*

Enfin, dans l'office de la Circoncision, le chant sacré salue encore la Vierge de Bethléem nourrissant l'Enfant-Dieu :

*Nesciens Mater Virgo virum peperit sine dolore Salvatorem saeculorum;  
ipsum Regem angelorum sola Virgo LACTABAT UBERE DE COELO PLENO<sup>(2)</sup>.*

<sup>(1)</sup> Luc, XI, v. 27.

<sup>(2)</sup> Office des Matines, VIII<sup>e</sup> répons.

Et ce n'est pas seulement pendant les fêtes de Noël que se traduit sous cette forme spéciale le culte rendu à Marie; l'office commun de la Sainte Vierge, celui qui, pendant tout le cours de l'année, est employé pour ses fêtes, répète la même formule de pieuse admiration à l'hymne de Laudes :

*O gloriosa virginum  
Sublimis inter sidera,  
Qui te creavit parvulum  
LACTENTE NUTRIS UBERE.*

Il ressort évidemment de l'ensemble de ces textes que, bien avant le XIII<sup>e</sup> siècle, la dévotion des fidèles aimait à louer, à glorifier la Sainte Vierge dans l'attitude que lui ont donnée les statues que nous étudions.

Dans quelle mesure l'école franciscaine a-t-elle vulgarisé ce sentiment, qui pour être très humain n'en est pas moins religieux? il serait difficile de le dire; mais on ne saurait contester qu'il fût déjà très répandu, et de longue date, avant la diffusion des doctrines franciscaines<sup>(1)</sup>.

Dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, saint Bernard, le *doctor mellifluus*, dans « ses doux et tendres écrits »<sup>(2)</sup> comme par ses prédications enflammées et par ses exemples, avait largement contribué à rendre très sentimentale la dévotion envers le petit Enfant de Bethléem, envers le divin Crucifié du Calvaire, envers la Vierge Marie surtout à laquelle il a consacré tant et de si beaux discours. Sa tendresse filiale pour celle qu'il déclarait ne pouvoir assez glorifier<sup>(3)</sup> était si notoire, que ses premiers historiens, échos de l'imagination populaire, racontaient à ce sujet des miracles variés. Les statues de Spire et d'Afflighem, pendant qu'il récitait devant elles l'*Ave Maria*, s'étaient penchées affectueusement vers lui pour lui dire à leur tour : *Ave Bernarde!* Marie ne s'était pas contentée de descendre de son trône, elle s'était approchée de lui et l'avait nourri de son lait.

Si les textes connus, relatifs à la légende de la « lactation de saint Bernard », ne remontent pas au delà du XVII<sup>e</sup> siècle, la croyance aux apparitions merveilleuses dont il aurait été favorisé était déjà

(1) Voir Em. Mâle, *op. cit.*, p. 149.

(2) Fénelon, panégyrique de saint Bernard.

(3) « De Maria nunquam satis! »

fort répandue au xv<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les œuvres d'art qu'elle a inspirées. Nous citerons seulement la belle peinture sur bois de la collection Mayer van der Bergh à Anvers, provenant de la chartreuse de Dijon. Elle représente saint Bernard à genoux près de la Sainte Vierge portant l'enfant Jésus. Il lui adresse la prière *Monstra te esse matrem*, qui se lit sur un phylactère et, en réponse, la Vierge lui présente son sein<sup>(1)</sup>. Une autre peinture de la même époque, conservée à Cologne, et attribuée au maître de la Vie de Marie, reproduit la même scène<sup>(2)</sup>.

M. Coulon l'a démontré déjà<sup>(3)</sup> en citant deux sceaux datés de 1271 et 1292, et plusieurs autres monuments, dont le plus ancien est le bas-relief de pierre connu sous le nom de Vierge de dom Rupert, conservé au Musée archéologique de Liège, qui paraît être de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. La belle statue du pied-droit du portail de l'église Sant' Andrea de Barletta prouve que ce type était connu dans l'Italie méridionale vers la même époque<sup>(4)</sup>.

Peut-être remonte-t-il à une date beaucoup plus reculée.

Les deux figurations les plus anciennes connues de la Vierge sont les fameuses peintures de la catacombe de Priscille. A vrai dire, l'identification de l'une d'elles, la seconde en date (III<sup>e</sup> siècle), est discutée. Bosio et, après lui, un grand nombre d'historiens et d'archéologues ont désigné cette femme assise et allaitant son petit enfant comme la Vierge Marie<sup>(5)</sup>. Mais les critiques d'art modernes sont d'avis de n'y point voir un emblème religieux, mais simplement le portrait d'une matrone romaine<sup>(6)</sup>.

Du moins, dans la plus ancienne de ces peintures, généralement attribuée au début du I<sup>er</sup> siècle, sinon à la fin du I<sup>er</sup>, on est d'ac-

(1) Voir S. Reinach, *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance*, t. II, p. 204.

(2) S. Reinach, *ibid.*, t. IV, p. 477.

(3) *Inventaire des sceaux de la Bourgogne*, p. xxxix.

(4) Voir A.-K. Porter, *Lombard Architecture*, Atlas, pl. 83, fig. 1; et Em. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*, p. 660, fig. 307.

(5) Hor. Marucchi, *Éléments d'archéologie chrétienne* (Paris, Desclée, 1900, in-8°), t. II. Les Catacombes, p. 348.

(6) André Pératé, *Archéologie chrétienne* (Bibliothèque des Beaux-Arts, Paris, Quantin, in-8°), p. 129; et Émile Bertaux, *Rome* (Paris, H. Laurens, in-4°), t. II, p. 11.

cord pour reconnaître la Vierge près d'Isaïe montrant au ciel une étoile et prophétisant sa maternité divine. Or, autant que permet de juger l'état très défectueux de la peinture, la plupart affirment que Marie allaite l'enfant qu'elle tient sur ses genoux<sup>(1)</sup>.

S'il en était ainsi, ce serait à l'époque primitive et aux débuts mêmes de l'Église qu'il faudrait faire remonter le thème iconographique de la Vierge Mère allaitant son enfant.

E. CHARTRAIRE,

Président de la Société archéologique de Sens.

<sup>(1)</sup> A. Pératé, *loc. cit.*, p. 125; et Marcel Laurent, *L'art chrétien primitif* (Bruxelles, Vromant, in-4°), t. I, pl. XI.

LES  
ALBÂTRES ANGLAIS DU XV<sup>E</sup> SIÈCLE  
AU MUSÉE DE ROUEN,

PAR M. LÉON DE VESLY,  
Membre non résidant du Comité.

Un bas-relief d'albâtre, récemment offert au Musée d'antiquités de Rouen par M. Marcel Chatain, de Flainville, a appelé mon attention ainsi que celle de plusieurs archéologues et officiers anglais sur les albâtres importés de leur pays pendant l'occupation de la Normandie au xv<sup>e</sup> siècle.

Le bas-relief (pl. XIII) provient de la chapelle de Flainville (commune de Bourg-Dun, Seine-Inférieure). Il mesure 0 m. 27 de largeur sur 0 m. 40 de hauteur et représente le drame du Golgotha. Au centre, le Christ crucifié; à droite du Christ et au bas, l'évanouissement de la Vierge entre les bras de la Madeleine et de saint Jean. Au second plan, un apôtre et un soldat muni de la lance. Le côté gauche de la composition montre une sainte femme assise, une palme reposant sur ses genoux. Dans le fond, Nicodème, le docteur pharisien, coiffé du bonnet conique, tient un phylactère de la main droite, tandis que Joseph d'Arimathie porte le turban.

La barbe, les cheveux, les vêtements des personnages étaient rehaussés de couleurs qui ont laissé des traces et se détachaient sur un fond d'or pastillé de blanc, ainsi qu'il était d'usage au moyen âge.

M. Philip Nelson, de Liverpool, qui s'est livré à une étude spéciale des albâtres anglais, notamment à ceux de la chapelle S. Mary, à Lydiat<sup>(1)</sup>, les attribue au xv<sup>e</sup> siècle. Il en rencontre non seule-

<sup>(1)</sup> Philip Nelson, *Ancient alabaster at Lydiat*.



ARMEAU (YONNE).

VIERGE MÈRE.

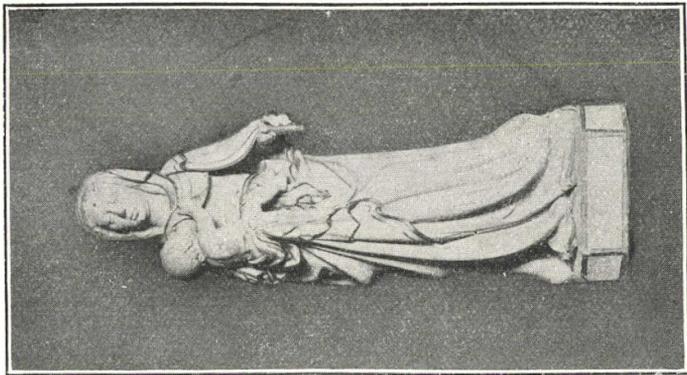
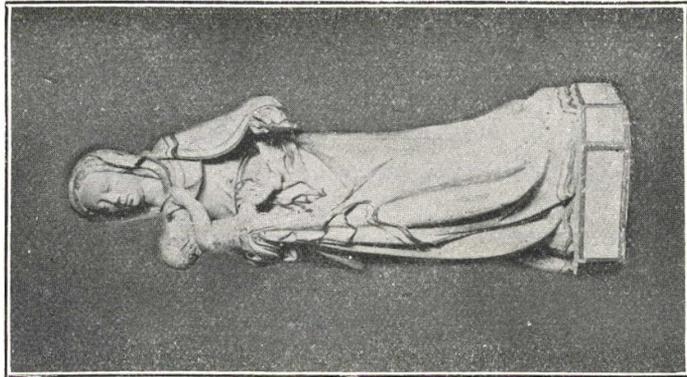
STATUE DE PIERRE POLYCHROME.



JOIGNY (YONNE). ÉGLISE SAINT-THIBAUD.

VIERGE ALLAITANT.

STATUE DE PIERRE POLYCHROME.



VILLEBRET (ALLIER).

VIERGE ALLAITANT.

STATUETTE DE PIERRE.



